L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE PHÉNIX (suite et fin[1]).

IV. — LE DOGME DE LA RÉSURRECTION AU DÉBUT DU CHRISTIANISME.

La vie de l'homme est brève. Souvent elle est en butte aux sévérités imméritées du sort ; souvent aussi aux méchancetés des hommes. Les penseurs et les théologiens de l'ancienne Égypte en conclurent que la Divinité, pour être juste envers l'être humain, se devait de le ressusciter afin que, dans son corps et dans son âme, il soit enfin traité selon les lois imprescriptibles de sa justice supérieure dans une vie où les vicissitudes ne le pourraient atteindre.

Même sans l'apport, plus ou moins imprécis, d'une révélation primitive faite à la race, ils pouvaient raisonner ainsi. Cette foi très réelle dans une restauration de l'être humain après la mort, les Égyptiens l'ont proclamée par les symboles certains du Phénix, de la Grenouille, des Arbres à feuilles caduques et autres, tous emblèmes que la religion chrétienne a cru convenable d'accepter d'eux pour figurer la personne même du Seigneur Jésus-Christ ressuscité. C'est que, dans son emblématique, tout idéogramme de l'idée de résurrection s'applique, tout d'abord, à celui dont saint Paul a dit qu'« Il est le principe de la vie et le Premier-né d'entre les morts[2] ».

Ce besoin intellectuel d'une conviction en la résurrection se constate chez les Égyptiens plus anciennement que chez les autres peuples païens, mais il ne resta pas spécial à leur nation : N'est-il pas impressionnant de le voir, aux environs du VIIe siècle avant notre ère, se manifester chez les peuples du bassin de la Méditerranée par l'apparition de dieux mythiques qui tous subissent, jusqu'à la mort, une « passion » plus ou moins caractérisée, pour ressusciter ensuite à la plénitude de la vie ? Ainsi se présentent à la suite d'Osiris, Adonis, Attis, Zagreus, le dieu orphique de Thrace, Sabazios, le dieu solaire de Phrygie[3], Thamouz, le dieu des côtes syriennes, dont les femmes d'Israël pleuraient la mort jusque sur le seuil du tabernacle d'Yahweh[4], etc. N'est-ce point là le « teste Sibylla » de notre actuelle Séquence des Morts, au rite catholique latin[5] ?

Et chez les Hébreux, si nous écoutons d'abord les chantres inspirés de la fugacité humaine : — « Toute chair s'en va comme l'herbe qui se flétrit et se dessèche[6] ». « Les

---

[1] Voir *Regnabit*, mars 1929, p. 199-203.
[2] Cf. saint Paul, *Ép. aux Colossiens*, I, 18.
[3] Cf. comte G. d'Alviela, *De quelques problèmes relatifs aux mystères d'Eleusis*, III, part. I.
[4] Cf. Ézéchiel, P*rophétie*, VIII, 14, 15.
[5] *Bréviaire romain (office des morts)*, Dies irae, v. I.
[6] Isaïe, *Prophétie*, XL, 6.

mortels s'en vont en poussière ; l'herbe fleurit, le matin passe et la fleur tombe[1] ! », — nous entendons aussi, au-dessus de leurs voix, retentir une voix frémissante : C'est Job qui, dans le douloureux désastre de sa chair purulente, se soulève de dessus de son fumier pour crier son espérance : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'il se lèvera sur la terre ; je sais que, de mon squelette à nouveau revêtu de ma chair et de ma peau, je verrai Dieu ! Je le verrai moi-même ! Je sais que mes propres yeux le verront, et dans la certitude de cette attente, mes reins se consument en moi[2] ! ».

Ailleurs, du reste, David et Isaïe proclament aussi la survie des cadavres dans la pleine vigueur d'une vie nouvelle[3] ; et plus éloquemment encore qu'eux tous. Ézéchiel a su chanter l'extase où, devant ses yeux, les ossements desséchés qui couvraient une plaine immense retrouvèrent subitement à nouveau leur chair vivante et saine, et l'accent de leur voix pour chanter la puissance et la bonté du Dieu d'Israël[4].

Cependant à l'autre bout de l'Europe, au moment de la première diffusion de la doctrine chrétienne, l'esprit païen de Rome était hostile au dogme de la résurrection des corps, et, sous son influence, si les premiers chrétiens acceptèrent, comme une dérogation à toutes les lois générales, la divinité et la résurrection du corps physique du Sauveur, beaucoup parmi eux restèrent hésitants, voire même sceptiques, devant la possibilité de la restauration de leur propre chair détruite par la mort, tout en acceptant, bien entendu, l'idée de la survie certaine de leur être par l'immortalité de leur âme.

Des objections captieuses furent formulées qu'il serait trop long d'exposer ici[5], et elles durèrent longtemps puisqu'elles préoccupèrent saint Jean Chrysostome[6], saint Grégoire de Tours[7], et même, au XIe siècle, l'évêque Jonas d'Orléans[8].

Et pourtant, les monuments primitifs de l'art chrétien, même de l'art populaire le plus simple, sont caractérisés par une commune idée-mère qu'ils reflètent comme une marque de famille ; c'est une idée d'espérance, de libération et d'immortalité… Et pourtant, les pontifes des premiers siècles répétaient inlassablement aux fidèles que la résurrection de leur propre corps était garantie par celle du Rédempteur dont Isaïe avait dit, selon la forte expression de la Vulgate, qu'il « a pour jamais poussé la mort au précipice », « praecipitabit mortem in simpiternum[9] ».

Ils leur redisaient avec saint Pierre : « Dieu nous a régénérés en la vive espérance par la résurrection de Jésus[10] » ; ils leur redisaient surtout le texte formel de saint Paul : « Si

---

[1] David, *Psaume*, XC, (LXXXIX de la Vulgate).
[2] *Livre de Job*, XIX, 25, 26.
[3] Ex. Isaïe, *Prophétie*, XXVI, 19.
[4] Ézéchiel, *Prophétie*, XXVII, 2-14.
[5] Voir Dom H. Leclercq, in *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. I. vol. I, *verbo Ad Senctos*.
[6] St Jean Chrysostome, *Homél.* IV, in *Epist. I ad Corinth*.
[7] St Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, X, 13.
[8] Jonas d'Orléans, *De institut laïc.* liv. III, chap. XVI.
[9] Isaïe, Prophétie, XXV, 8.
[10] St Paul, *Ire Épitre aux Corinthiens*, XV, 14-23.

le Christ n'est pas ressuscité notre prédication est vaine, et vaine aussi votre foi ; et nous, nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre la vérité qu'il a ressuscité le Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité s'il est vrai que les morts ne ressuscitent pas. Car, si les morts ne ressuscitent pas, le Christ n'est pas ressuscité. Et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine et vous êtes encore dans vos péchés, et par conséquent aussi, ceux qui se sont endormis dans le Christ sont perdus. Si nous n'avons d'espérance que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes. Mais, maintenant, le Christ est ressuscité des morts, et il est les prémices de ceux qui se sont endormis ; car, puisque par un homme est venue la mort, par un homme aussi vient la résurrection des morts. Et comme tous meurent en Adam, de même aussi tous seront vivifiés dans le Christ[1] ».

À ce dogme, si nettement affirmé par la foi nouvelle, il fallait des emblèmes figurés pour parler aux yeux de tous ; les pontifes et les maîtres de l'emblématique naissante choisirent en premier lieu, pour ce glorieux rôle, l'antique Phénix d'Égypte, puis, après lui, tous les autres emblèmes de l'idée de résurrection adoptés chez les peuples anciens de la Gentilité.

V. — LE PHÉNIX DANS L'ART CHRÉTIEN.

« C'est une tâche assez difficile de déterminer l'importance technique et numérique des emprunts de l'art catacombal à l'art égyptien par le gnosticisme », écrivait, il y a quelques années Dom Henri Leclercq[2]. Rien n'est plus vrai ; mais en ce qui concerne le symbolisme, la Gnose n'est pas la seule voie par où les emblèmes égyptiens passèrent pour arriver dans l'art chrétien. Le chanoine Davin dit bien du Phénix que les Gnostiques l'ont accepté[3], mais les Chrétiens n'avaient pas besoin de leur exemple, après ce que Pline en avait écrit, pour le faire entrer dans l'emblématique du Seigneur. Il s'imposait. Aussi le *Physiologus* lui ouvrit-il, dès la première heure, ses pages.

Toujours seul de son espèce sur terre, le Phénix qui renaissait de ses cendres, sous l'ardeur des rayons du soleil et dans l'embrasement parfumé des aromates, devait être l'un des plus beaux joyaux de la couronne emblématique du Christ. Aussi les Pères des premiers siècles l'ont ils chanté, les uns croyant naïvement les naturalistes de leur temps, les autres, le plus grand nombre, recevant la légende avec de sages réserves, tous tirant de l'oiseau prodigieux le même argument en faveur de la résurrection de la chair, et faisant de lui l'image du divin Ressuscité :

C'est saint Clément, l'un des premiers successeurs de saint Pierre sur le siège de Rome, qui, vers 79, écrit à l'Église de Corinthe : « Voyez ce prodige paradoxal qui a lieu dans les régions de l'Orient, en Arabie ; il y a un oiseau nommé phénix, unique en son espèce et qui vit cinq cents ans… ». Et le pape raconte la légende à la manière de Pline,

---

[1] St Pierre, *Ire Épitre*, I, 3.
[2] Dom H. Leclercq, *Manuel d'Archéol. Chrét*. t. I, p. 179.
[3] V. Davin, *Les Antiq. Chrét. rapportées à la Cappella Greca*, éd. de 1879, p. 92.

d'Ovide et des autres auteurs latins, puis il conclut : « Jugerons-nous que c'est une chose grande et étonnante que l'Artisan de l'univers opère la résurrection de tous ceux qui l'ont servi saintement avec la confiance d'une foi courageuse, quand il nous montre, même par un oiseau, la magnificence de sa promesse[1] ? ».

Les *Constitutions Apostoliques*, dont la rédaction date du IIIe siècle, mais dont le fond paraît remonter au temps des Apôtres[2], racontent la légende héliopolitainne et concluent : « Si donc la résurrection est démontrée par un oiseau sans raison, pourquoi (nos adversaires) nous attaquent-ils quand nous confessons que Celui dont la puissance a amené ce qui n'était pas à être, peut amener de même la dissolution à une complète réorganisation[3] ? ».

Tertullien[4], Origène[5], dès les premiers siècles, puis, au IVe siècle, saint Cyrille de Jérusalem[6], saint Grégoire de Naziance[7], saint Ambroise[8], saint Épiphane[9] et bien d'autres ont écrit dans le même sens.

Comment, ainsi employé par les Docteurs de la foi, le Phénix ne se rencontrerait-il pas dans l'art chrétien ? En fait on l'y trouve fréquemment soit comme emblème du dogme, soit comme image symbolique du Christ. Et dans l'un et l'autre rôle il reste dans l'esprit ancien du bennou égyptien qui figurait les réapparitions du soleil mort dans la nuit, les résurrections d'Osiris, et finalement l'idée d'une revivification de l'être humain détruit par la mort dans la nuit du tombeau.

Souvent, quand il figure le Sauveur, le Phénix oiseau est représenté perché sur le palmier-phénix : C'est ainsi que nous le voyons, emblème placé près de l'image naturelle, sur un fond de coupe des Catacombes que donne Boldetti[10] (Fig. IV) ; et nous le voyons de même peint dans l'oratoire de Sainte-Félicité[11] (Fig. V) ; il apparaît en la même posture sur la mosaïque de Sainte-Praxède, à Rome[12].

---

[1] St Clément de Rome, *Epist. ad Corinth*. XXIV, 6.
[2] Cf. Davin, *op. cit*. in *Rev. de l'Art Chrét*. 2e sér. t. XI, (1879), p. 70.
[3] *Constitutions Apostoliques*, liv. V, chap. VII, in *Patrolog. grec*. t. I, col. 844.
[4] Tertullien, *De resurrectione carnis*, XIII.
[5] Origène, *Contra celsum*, liv. IV, 98.
[6] Saint Cyrille, *Catechesio*, XVIII, 8.
[7] St Grégoire de Naziance, *Carm*. III, *ad virgin*.
[8] St Ambroise, *In Psalm*. CXVIII, *Expositio* 13 — *Hexamcron*, liv. V, 79-80, etc.
[9] St Épiphane, *Ancoratus*, LXXXIV.
[10] Boldetti, *Osservazioni sopra i cimeteri*. — Roma 1720 — p. 187 — Grimouard de St Laurent, *Guide de l'Art Chrétien*, t. II, p. 48.
[11] Cf. *Dict. d'Archéol. Chrét*. t. V, vol. I, col. 1284.
[12] Cf. Ciampini, *Veter. monument*, II, t. XVI.

Fig. IV. — Le Christ-Phénix. Fonds de coupe des Catacombes de Rome.
(D'après G. de Saint Laurent, *op. cit.*).

Fig. V. — Le Christ-Phénix sur le palmier : Oratoire de sainte-Praxède (V^{e}, VIe s.).

Martigny fait observer à ce propos que « quand saint Paul est représenté sur quelque monument antique, le phénix sur le palmier est toujours derrière cet apôtre[1] » qui fut le héraut principal du Christ ressuscité. Davin décrit ainsi cette particularité en parlant du fond de coupe précité : « Un palmier s'élance derrière saint Paul ; un phénix nimbé est droit au milieu de ses palmes ; à la naissance de son régime. Le Christ, tourné vers lui, et le montrant avec un ample geste de la main, dit manifestement à Paul, le prédicateur par excellence de la résurrection, ce qu'il disait à Marthe devant le tombeau de Lazare « Je suis la Résurrection et la vie » ; je suis le vrai Phénix[2] ».

Emblème du Christ aussi, quand il apparaît, comme au baptistère de Saint-Jean-in-Fonte, à Naples, Ve siècle, debout sur le monticule où triomphe d'ordinaire l'Agneau de Dieu[3].

---

[1] Martigny. *Dict. des Antiq. Chrétiennes*, p. 534, 2e col.
[2] Davin, *op. cit*. in *Revue de l'Art Chrét*. 2e sér, t. XI, 1870, p. 88.
[3] Cf. Mgr Barbier de Montault, *Note sur « les mosaïques chrétiennes de l'Italie », par Eugène Muntz* — in *Rev. de l'Art Chrét.* tiré à part, p. 6.

Sur un sceau de plomb du diacre Siricius, d'époque catacombale, le Phénix est accosté de l'inscription : + FENIX[1], que l'on s'accorde à lire Xristos-Phoenix ; sa tête porte un nimbe radié qui rappelle ce que Claudien nous dit de lui : « Une gloire de feu ceint sa tête[2] » (Fig. VI).

Fig. VI. — Le Christ-Phénix.
Plomb de bulle du diacre Siricius.

Très souvent le Phénix porte la palme des triomphateurs parce qu'il a vaincu la Mort, ou bien, comme la colombe, il tient le rameau pacifique. « C'est le Christ disant aux Chrétiens : Paix à vous[3] ».

Comme l'Aigle et le Faucon, le Phénix est intimement lié à l'idée du Soleil, de la Lumière, c'est sans doute pourquoi il est fréquemment figuré sur les lampes chrétiennes de l'époque romaine[4] (Fig. VII).

Fig. VII. — Le Phénix sur une lampe de Carthage.

[1] Cf. de Rossi, *Roma sotter*. t. II, p. 314.
[2] Claudien, *Idylle. de Phoenice*, v. 17.
[3] Davin, *Op. cit.* éd. de 1879, p. 540.
[4] Cf. R. P. Delattre, *Lampes de Carthage*, in *Rev. de l'Art Chrétien*, an. 1890. — Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* fasc. LXXXIV, col. 1140.

VII. — LE PHÉNIX, EMBLÈME D'ÉTERNITÉ.

Par le fait même que, fictivement, le Phénix renaissait de sa propre destruction et se prolongeait ainsi indéfiniment, il a été regardé chez les Chrétiens, de même qu'il l'était avant eux, comme l'un des emblèmes de l'Eternité.

C'est ce qu'il signifie sur les monnaies des empereurs romains non chrétiens : Il apparaît sur une médaille de l'impératrice Faustine avec la légende AETERNITAS[1] et sur une autre, d'Antonin, avec un sens analogue[2]. Sur une monnaie d'or de Trajan, le Phénix est dans la main de l'empereur, et on lit auprès : SAEC. AVR. « Siècle d'or[3] », sorte d'aspiration vers un âge d'or éternel. Les monnaies de Constantin présentent cet empereur offrant à Rome personnifiée le globe de la terre que surmonte le Phénix[4] « symbole de l'ère nouvelle du Christ[5] » ; et nous le retrouvons sur celles de ses successeurs Constance et Constant, en parallèle avec le Labarum du Christ[6].

La superposition de caractère d'emblème du Christ et de celui d'emblème de l'Eternité ne pouvait que plaire à ceux qui reconnaissaient dans le Sauveur ressuscité le Principe et la Fin de tout, le Dieu véritable de l'Eternité.

VIII. — LE PHÉNIX DANS L'EMBLÉMATIQUE DU MOYEN-ÂGE.

Le Moyen-Âge garda fidèlement, au sujet du Phénix emblématique, l'héritage reçu des siècles précédents.

Les *Bestiaires* de l'époque romane chantèrent ses louanges. Celui de Guillaume de Normandie, XIIe siècle, rapporte à sa manière, et sans trop d'accrocs, la légende antique d'Héliopolis et conclut ainsi :

« En cest oisel poez entendre	« En cet oiseau pouvez entendre
Nostre Seignor, qui vout descendre	Notre-Seigneur, qui voulut descendre
Ça jus por nostre sauvement ;	Jusqu'en terre pour notre salut ;
De boenes odors finement	De bonnes et fines odeurs

[1] Bottari, t. I, p. 107.
[2] Zoega, *Numism. Aegypt. imper*. tab. XI.
[3] Cf. H. de Barthélemy, *Numism. ancien*. n° 101, p. 10 et pl. III.
[4] Dom Banduri, *Numism. imper. romanorum*, t. II, 217.
[5] Davin, *op. cit.*
[6] Banduri, op. cit. p. 368, 377 et 23.

Fut charchié, quand en terre vint,	Il fut chargé quand vînt sur terre
Por les prisons que enfer tint.	Pour les captifs que l'enfer tient (sous son joug).
En l'autel de la Croix sacrée	Sur l'autel de la croix sacrée
Qui tant est douce et aorée	Qui est si douce et si belle,
Fu sacrifié cest oiseaus,	Ce divin oiseau fut sacrifié
Qui, au tierz jor resort nouveaus.	Qui, au troisième jour, revécut à nouveau.
Mes plusors ne veulent pas crerre	Mais plusieurs ne veulent pas croire
Que la chose fust issi veire	Qu'il en fut ainsi vraiment ;
Si ont grand tort, ce m'est avis,	Ils ont grand tort, à mon avis,
Quand l'oisel qui a non fenix	Quand l'oiseau qui a nom phénix
Se démet et se mortefie,	Se démet et se laisse mourir
Et au tierz jor reprent sa vie.	Puis, au tiers jour reprend sa vie,
Moult est a creirre plus lezier	Bien plus il est facile de le croire
De Deu[1]... ».	De Dieu[1]... »

Les mystiques du Moyen-Âge firent aussi ce rapprochement entre le Phénix antique et Jésus-Christ, que, dans la légende, le premier naît sans passer par les exigences des lois ordinaires de la reproduction. « Cest oisel est toz jorz sanz per », dit Guillaume de Normandie, puisqu'il naît des cendres paternelles ; et Guillaume ajoute : « Que ne n'est fors un seul ensemble », qu'il n'en est, qu'il n'en existe jamais qu'un seul à la fois sur la terre.

Ainsi, dirent les symbolistes d'alors, Jésus vient dans ce monde sans paternité terrestre réelle, et jamais la terre n'a porté, parmi les hommes, un homme semblable à lui : il est le Phénix de l'humanité, il est l'Unique, le sans pareil.

[1] Guillaume de Normandie, *Le Bestiaire divin – de Fenice*, édition Hippeau, 1852, p. 216.

Le *Bestiaire arménien*, publié par le P. Charles Cahier[1], rapporte à peu près comme Guillaume le Normand la légende du Phénix. L'un et l'autre appuient surtout, comme Honorius d'Autun[2], et comme Vincent de Beauvais[3], sur ce que l'oiseau emblématique, comme le Christ ressuscitait exactement trois jours après sa mort (Fig. VIII.).

Fig. VIII. — Le Phénix sur miniature d'un bestiaire du Moyen-Âge, XIIIe s.
D'après Cahier, *op. cit.* t. II, pl. XX.

Le Phénix ainsi patronné eut sa place dans le grand art du Moyen-Âge : J'en cite ici, comme un des plus beaux exemples, la superbe sculpture des stalles du chœur, en la cathédrale de Poitiers, XIIIe siècle[4] (Fig. XI). Il figurait aussi sur la grande frise des animaux symboliques, en la cathédrale de Strasbourg[5].

Sir John Mandeville, chevalier anglais du XIVe siècle, qui écrivit en français le récit de ses voyages en Orient, raconte, à la manière de Pline, la légende du phénix égyptien. Son récit inspira l'ornemaniste du *Livre des Merveilles* dont je reproduis ci-contre une miniature[6] qui montre l'oiseau sacré sur l'autel d'Héliopolis (Fig. IX).

Fig. IX. — Le Phénix sur l'autel d'Héliopolis.
Miniature du *Livre des Merveilles*. XIVe s.

[1] Ch. Cahier, S. J. in *Nouveaux mélanges archéol.* 1874, p. 125.
[2] Honorius d'Autun, *Specul. Eccles.* — *De Pascale Dei.*
[3] Vincent de Beauvais, *Specul. mujus.* et *Miroir historial*.
[4] Cf. Él. Maillard, *Les sculptures de la cathédrale de Poitiers*, pl. XXXIV et p. 139-140.
[5] Cf. Émile Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, p. 58.
[6] D'après *Magasin Pittoresque*, t. XXVII, 1859, p. 341.

Dans l'Hermétisme et dans l'Héraldique de cette même époque, qui se compénétrèrent beaucoup plus qu'on ne le croit généralement, le Phénix fut, dans l'Hermétisme surtout, l'idéogramme « du principe vital, de la continuité de la vie, des éternels recommencements ». En somme c'est toujours l'idée de vie renouvelée, c'est-à-dire de résurrection : le Phénix surgit à nouveau de ses cendres, le Christ sort glorieux de son tombeau, c'est toujours la vie naissant de la Mort, « ex morte vita ».

Le Phénix fut aussi l'emblème de l'Espérance, en tant que sentiment humain, autant que comme vertu théologale ; de l'Espérance la plus assurée, et la plus confiante ; il est alors l'être humain qui aspire vers un espoir élevé : le blason des Tabart, vieille race de magistrats au baillage de Loudun dès le XVe siècle, portait : *d'azur au phénix d'or essorant, et regardant un soleil aussi d'or rayonnant et mouvant en chef et à dextre de l'écu* ; la devise était : *J'attends mon Soleil*[1] !.

Le Phénix fut aussi l'un des emblèmes de la Pureté de conscience, et parfois, au Moyen-Âge, et par extension, l'un aussi de la Chasteté.

Un texte hiéroglyphique égyptien de la liturgie funéraire fait dire au défunt, en présence d'Osiris, juge des morts : Je suis pur, je suis pur, je suis pur ! Ma pureté est celle du Bennou, le Grand qui est à Suten-Klénen[2] (Héracléopolis).

« Il fut, dit E. Van Drival, l'emblème des esprits purs, exempts des souillures terrestres[3] ».

Cette antique conception égyptienne traversa les temps, et se retrouve dans les idées du Moyen-Âge : D'après Huysmans, l'image du Phénix qui se voit dans les sculptures de la cathédrale de Chartres, serait l'attribut de la chasteté et plus particulièrement de la Chasteté féminine[4]. Une médaille frappée à la fin du XVe siècle, en l'honneur de Julia Astalia porte au revers un Phénix entouré par les flammes des aromates avec, en exergue : « *Exemplum unicum fortitudinis et pudicitiae* » (Fig. X). Et la sœur de saint François de Paule, Marthodilde, portait comme emblème héraldique : « *D'or, au Phénix sur un bûcher allumé*[5] ».

---

[1] Leur cachet de correspondance du XVIIe siècle porte : IATANT MON SOLEIL.
[2] *Rituel des Morts*, chap. 83.
[3] Cf. Van Drival, *Grammaire comparée des langues bibliques*, 2e part. XVI.
[4] Cf. Huysmans, *La Cathédrale*, t. II, p. 265.
[5] Cf. Vulson de la Colombière, *La science héroïque*, (1669), p. 363 et pl. n° 72.

Fig. X. — Le Phénix, emblème de force et de pudicité.
Médaille de J. Astalia, XVe s.

IX. — LES ANTITHÈSES DU PHÉNIX.

Dans les légendes antiques, comme dans l'emblématique chrétienne, le Phénix est l'oiseau du Soleil, de la beauté, de la pureté, de l'espérance, toutes choses belles, lumineuses, aériennes et sereines ; il devait donc recevoir normalement comme antithèses, dans les arts emblématiques, les oiseaux de nuit, les ténébreux qui noctambulent sournoisement dans le silence de la nature endormie.

La Chouette, que les Chrétiens trouvèrent pourtant en possession d'une honorable réputation puisqu'elle était l'oiseau de Minerve, l'oiseau de la sagesse, la chouette, dis-je, devint vite pour eux l'opposé du Phénix et l'emblème du démon, le « Prince des Ténèbres ». J'ai déjà cité[1] une amulette des premiers temps chrétiens où la Chouette est ainsi interpellée : « Jésus-Christ, le bras de Dieu, t'a liée, et aussi le Sceau de Salomon. Oiseau nocturne ! Puisses-tu n'arriver jamais jusqu'à l'âme pure, ni dominer sur elle, qui que tu sois[2] ». Ici la Chouette ne symbolise pas seulement Satan, mais tous les esprits mauvais : « qui que tu sois ».

Les symbolistes du Moyen-Âge firent aussi symboliser à la chouette la synagogue aveugle que la lumière du Christ éblouit, mais n'éclaire pas.

Avec plus de véhémence encore, l'emblématique chrétienne consacra les Chauves-souris au symbolisme infernal. Une légende multiséculaire du Poitou nous dépeint Satan descendant sous l'aspect d'une chauve-souris au milieu d'une danse impie, et danseurs et danseuses tombant frappés de mort, les uns après les autres, au seul attouchement des ailes infernales qui tourbillonnaient avec eux[3]…

Mais jetons le voile sur ces oiseaux néfastes pour rester sous le lumineux regard du Phénix divin, auteur et principe de notre immortalité.

---

[1] D'après Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. III, vol. I, col. 1467.
[2] L. C. L. *Le Lion*, t. X, n° 11 (avril 1926), p. 377.
[3] Cf. Mgr. Barbier de Montault, *La Maldanzée*, in *Bull. Soc. Antiq. de l'Ouest*, an. 1872, 1er fasc.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

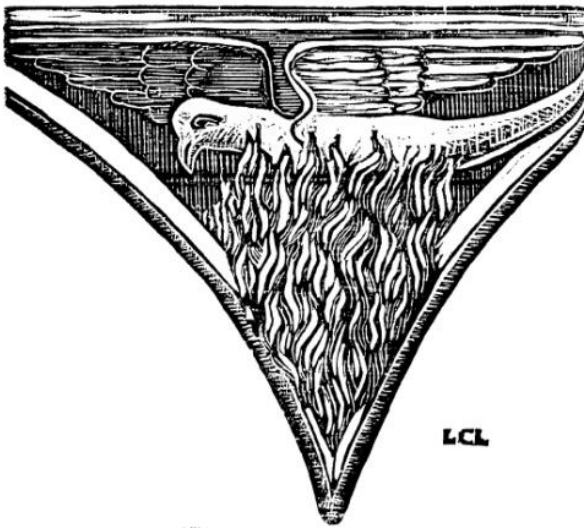

Fig. XI. — Le Phénix. Sculpture des stalles de la cathédrale de Poitiers, XIIIe s.